



POUR elle

JENNIFER BLAKE

*Par la grâce  
de Sa Majesté*

LES TROIS GRÂCES - 1

AVENTURES & PASSIONS



Par la grâce  
de Sa Majesté



JENNIFER  
BLAKE

LES TROIS GRÂCES – 1

Par la grâce  
de Sa Majesté

*Traduit de l'anglais (États-Unis)  
par Béatrice Pierre*





Vous souhaitez être informé en avant-première  
de nos programmes, nos coups de cœur ou encore  
de l'actualité de notre site *J'ai lu pour elle* ?

Abonnez-vous à notre *Newsletter* en vous connectant  
sur [www.jailu.com](http://www.jailu.com)

Retrouvez-nous également sur Facebook  
pour avoir des informations exclusives :  
[www.facebook/pages/aventures-et-passions](http://www.facebook/pages/aventures-et-passions)  
et sur le profil *J'ai lu pour elle*.

*Titre original*  
BY HIS MAJESTY'S GRACE

*Éditeur original*  
MIRA Books, Ontario, Canada

© Patricia Maxwell, 2011

*Pour la traduction française*  
© Éditions J'ai lu, 2013

*Pour Bertrice Small et Roberta Gellis.  
Mille mercis, mesdames,  
pour m'avoir poussée à écrire cette histoire,  
pour votre amitié et les bons moments passés  
à la Romantic Times Convention de 2008 à Pittsburgh,  
et surtout pour m'avoir accueillie si chaleureusement  
dans votre univers médiéval.*





# 1

*Août 1486, Angleterre*

C'est en fin d'après-midi qu'ils arrivèrent en vue du château de Braesford. Protégée par un mur épais, une tour fortifiée se dressait, menaçante, dans le ciel gris. Sur les remparts, des corbeaux voletaient de créneau en créneau en croassant. Signe de la présence du maître des lieux, un pavillon bleu et blanc claquait dans le vent comme s'il s'apprêtait à s'envoler.

Ce qu'aurait volontiers fait Isabel Milton.

Une trompette sonna, les autorisant à entrer. Malgré la chaleur de cette fin d'été, Isabel ne put retenir un frisson. Inspirant à fond, elle donna un coup de talon à son palefroi et suivit son demi-frère, le comte de Graydon, et l'ami de celui-ci, le vicomte Henley, à travers l'entrelacs de cabanes et d'échoppes installées au pied de l'enceinte. Ils franchirent un pont-levis abaissé sur des douves asséchées, passèrent sous une herse et pénétrèrent dans une grande cour où se réfugiaient probablement les gens du voisinage en cas de troubles. Des poules s'égaillèrent en caquetant, et une truie et ses cinq petits couinèrent furieusement. Des chiens dévalèrent le perron et se ruèrent sur les arrivants en aboyant.

Des hommes d'armes alignés formaient une haie jusqu'à l'entrée de la tour, bien qu'aucun hôte ne s'y soit posté pour les accueillir.

Une nuée de serviteurs jaillit du rez-de-chaussée pour s'occuper des bagages. Tout en attendant qu'on l'aide à mettre pied à terre, Isabel examina le vaste bâtiment de briques accolé à la tour. De construction visiblement récente, il était haut de deux étages et orné de médaillons dans les angles et de niches abritant des archanges guerriers. La grande salle, c'est-à-dire le cœur de la maison, devait se trouver au premier étage avec, juste au-dessus, la chambre principale dont les fenêtres à meneaux reflétaient le ciel.

Quelle sorte d'homme régnait sur cette forteresse à la splendeur sauvage ? Quel mélange d'arrogance et d'audace lui faisait croire qu'elle, fille de gentilhomme et héritière d'une certaine fortune, accepterait d'épouser un vulgaire paysan, même riche et puissant ? Quelle influence exceptionnelle avait cet homme sur Henri Tudor, leur roi, pour que celui-ci ait ordonné une telle mésalliance ?

Une ombre se dessina à l'intérieur de l'entrée voûtée de la tour, et un homme apparut. Il descendit sur les pavés de la cour, sa démarche souple et énergique attirant tous les regards.

L'inquiétude chassant la fatigue du voyage, Isabel se redressa sur sa selle. On l'avait trompée, découvrit-elle avec frayeur – que ce soit par ignorance ou, ce qui était le plus probable, par malice. Graydon ne prenait-il pas un malin plaisir à lui faire croire n'importe quoi ?

Le maître de Braesford n'était pas un vulgaire manant.

C'était un guerrier.

D'une taille imposante, Randall Braesford possédait des épaules larges qu'amplifiait la coupe de son pourpoint. Ses chausses et ses bottes ajustées soulignaient la

musculature des cuisses et des jambes. La lumière ténue de la fin de journée faisait briller ses cheveux bruns coupés juste au-dessus des épaules. Ses yeux avaient la couleur de l'acier trempé, tandis que sa bouche ferme et son nez aquilin donnaient à ses traits un air sévère. Vêtu sobrement de blanc, noir et gris, il n'y avait rien chez lui du courtisan efféminé, ni broderie ni couvre-chef aux larges bords et affublé d'une plume ou deux. Sa toque de laine grise avait le bord retroussé et crénelé comme le mur d'un château. De sa ceinture pendait le couteau dont il se servait à table, une belle lame de Damas dont le manche en émail noir était incrusté de motifs argentés.

Finalement, il n'était pas étonnant que cet homme et le roi soient amis, se dit-elle en fulminant intérieurement. Henri VII et sir Rand Braesford se ressemblaient. L'un était blond et l'autre brun, certes, mais tous deux semblaient déterminés à faire plier le destin selon leur bon vouloir.

Le vicomte Henley, un colosse plus près de cinquante ans que de quarante, dont le visage couturé révélait son goût de la guerre et des tournois, sauta à terre et s'approcha d'Isabel pour l'aider à descendre de sa monture.

— Attendez, l'arrêta Rand Braesford du ton de celui qui a l'habitude d'être obéi. Ce privilège m'est réservé, il me semble.

La jeune femme se sentit prise d'une étrange paralysie tandis qu'une sorte de vide se creusait en elle. Elle fut incapable de fuir les yeux de Braesford, pas même lorsqu'il s'arrêta à son côté. Des yeux sombres dont la profondeur semblait à la fois la héler et la congédier.

— Ma dame ?

La voix grave avait une vibration qui la troubla. C'était aussi intime et aussi possessif que les mots employés.

Sa dame. Et pourquoi pas, puisque bientôt elle serait sienne ?

S'apercevant qu'elle le regardait un peu trop fixement, elle eut honte et s'empressa de baisser les yeux. Puis elle se tourna vers lui. Il la prit alors par la taille et la souleva de la selle tandis qu'elle prenait appui sur ses larges épaules. Solidement campé sur ses pieds, il la laissa glisser lentement le long de son corps, la jupe d'amazone se retroussant entre eux.

Elle en perdit momentanément le souffle. Le corps de son futur mari était d'une dureté telle qu'il faisait davantage penser à une armure qu'à de la chair vivante. Sensation particulièrement flagrante sous la taille. Elle eut un petit sursaut, ses yeux s'écarquillèrent et ses doigts se crispèrent sur les épaules de l'homme, comme si elle savait à quoi correspondait cette rigidité palpitante contre son ventre.

Ce dont il ne parut pas se soucier.

Isabel le regarda un peu plus attentivement. Ses yeux semblaient éclairés de l'intérieur par quelque éclat argenté et, au-dessus, les sourcils épais formaient de sombres balafres. Des rides en rayonnaient vers les tempes, d'avoir trop ri ou plus probablement d'avoir souvent scruté l'horizon sous le soleil. La mâchoire était carrée et le menton fendu d'une fossette. La bouche pleine laissait deviner une nature sensuelle mais bien contrôlée.

— Nous voilà, Braesford, dit le demi-frère d'Isabel d'un ton aigre.

— Graydon, fit le maître des lieux en guise de salutation. Je vous souhaite la bienvenue à Braesford Hall. Et je le ferais avec plus de cérémonie si je n'étais pas aussi impatient d'accueillir mon épouse.

Les mots aimables étaient teintés d'un indéniable accent d'ironie.

Le chevalier et le demi-frère d'Isabel avaient fait connaissance l'été dernier alors qu'Henri Tudor et ses partisans envahissaient l'Angleterre, invasion qui s'était achevée par la victoire de Bosworth. Le futur époux d'Isabel y avait gagné son épée de chevalier et était devenu sir Randall Braesford. C'était lui qui avait trouvé la couronne d'or que Richard III, l'usurpateur, avait perdue pendant le combat, et qui l'avait tendue à lord Stanley afin qu'Henri VII soit couronné sur le champ de bataille. À l'opposé, Graydon n'avait gagné que les reproches du nouveau roi pour le retard avec lequel lui et ses hommes avaient rallié le camp des Tudor. Braesford ne pouvait pas ignorer que le demi-frère d'Isabel, suivant en cela l'exemple de son père défunt, avait attendu de voir de quel côté penchait la victoire. Pour lui, le droit était de peu d'importance. Seul comptait son intérêt présent et à venir.

— Faut-il que vous soyez courageux pour poser les mains sur ma sœur, ricana-t-il. Je pensais que vous auriez désiré qu'elle vous en implore d'abord.

À ces mots, Isabel se raidit.

— Pourquoi ferais-je cela ? demanda son futur époux sans regarder Graydon.

— La malédiction, Braesford. La malédiction des trois Grâces de Graydon.

— Je ne crains pas les malédictions, répliqua Rand Braesford dont le regard s'éclaira d'amusement. Elle sera anéantie lorsque nous serons mari et femme.

— Ce qui aura lieu ce soir, je n'en doute pas, dès que vous aurez le contrat en main, s'esclaffa Graydon.

— Plus vite ce sera, mieux cela vaudra, déclara Braesford.

Il prit la main d'Isabel et la posa sur son bras pour la mener vers le château.

Rassemblant tout son courage, elle marcha la tête haute, accordant aux clins d'œil et aux gloussements à

peine étouffés des hommes d'armes de Graydon et de Braesford le mépris qu'ils méritaient. Mais, sous cet air impavide, sa tête n'était que chaos. Elle avait cru qu'elle disposerait de quelques jours de repos avant de devoir se soumettre au bon vouloir d'un mari. En une semaine, peut-être deux, un miracle pouvait se produire, imposer un sursis, faire se raviser le fiancé, ou le roi. Cela faisait des années qu'un homme ne s'était pas aventuré à braver la malédiction des trois Grâces, au point qu'elle en était venue à se reposer sur sa protection.

Hélas, Braesford avait décidé d'en prouver la fausseté, et rien ne permettait de penser qu'il échouerait.

Se retournant brièvement, Isabel chercha le visage familial de Gwynne, sa servante. L'un des hommes de son demi-frère l'avait aidée à descendre de sa mule et elle s'occupait à présent de faire décharger leurs bagages. Qu'elle ait entendu les mots échangés était visible au regard inquiet qu'elle jeta à sa maîtresse. Bref échange qui n'avait rien d'inhabituel, puisque Gwynne avait été la femme de chambre de la mère d'Isabel et l'avait aidée à mettre au monde ses trois filles. Encouragée par le soutien silencieux de la servante, Isabel se retourna vers le château.

La malédiction était pure invention. Isabel en avait eu l'idée lorsque, leur mère étant morte, ses deux sœurs et elle s'étaient retrouvées sous la coupe d'un beau-père brutal et hargneux. Elle avait craint qu'on ne les marie à quatorze ans, l'âge légal pour de nombreuses enfants, parfois fiancées dès le berceau. Grâce à Dieu, elles avaient échappé chacune à plusieurs arrangements de ce genre. Les maladies, les accidents et les hasards des guerres intestines avaient ôté la vie aux fiancés l'un après l'autre. Une malédiction pesait sûrement sur les jeunes filles – c'était du moins ce qu'Isabel avait laissé entendre à tous ceux qui avaient bien voulu l'écouter.

Puis Léon, le beau et très affable maître des réjouissances que le roi Henri avait ramené de son exil en France, avait eu la gentillesse et la malice de répéter ce conte. Pour protéger les trois jeunes filles, et aussi pour voir jusqu'où les gentilshommes anglais poussaient la crédulité. La chère Gwynne n'avait pas manqué d'en faire autant parmi les serviteurs du palais de Westminster. La malédiction supposée était devenue parole d'Évangile, une vérité universelle selon laquelle la mort ou quelque désastre terrasserait tout homme qui tenterait d'épouser sans amour l'une des trois Grâces de Graydon – nom que leur avait donné Léon pour suivre la mode du classicisme romain qui sévissait à la cour.

Cette fable s'était avérée très efficace et, en tant qu'aînée des trois Grâces, Isabel s'était félicitée de la liberté que lui octroyait ce célibat prolongé, des jours et des jours de paix sans personne pour lui donner des ordres, à l'exception d'un demi-frère souvent absent. En être dépouillée par une mésalliance serait insupportable. Mais comment l'éviter ?

Le bras qu'elle sentait sous la manche était aussi dur que les murs de cette forteresse. Elle serra les doigts sur la laine noire pour les empêcher de trembler.

Braesford lui jeta un regard.

— Vous avez froid, lady Isabel ?

— Je suis surtout fatiguée, mais il est vrai que le vent est froid dans la région.

— Je suis désolé, mais, à la longue, vous vous habituerez à notre climat rigoureux.

— C'est possible.

— Vous pensez y échapper ?

Il la fit entrer dans la tour et l'aida à gravir les marches étroites d'un escalier.

— Eh bien, je ne dirais pas cela, mais en même temps vivre ici ne me tente guère.

— Vous aurez peut-être changé d'avis avant la fin de la nuit.

Elle leva les yeux sur lui, sondant en vain son regard implacable. Il comptait donc la mettre dans son lit dès aujourd'hui. Il le pouvait, hélas. Le droit canon reconnaissait aux fiançailles officielles des liens aussi forts que l'échange de serments devant un prêtre. Le cœur d'Isabel manqua un battement. Il y avait sûrement une issue, se dit-elle sans pouvoir imaginer laquelle.

L'escalier débouchait sur une vaste salle aux murs décorés de bannières et de bois de cerfs. Une estrade pour musiciens se dressait à l'une des extrémités, et deux rangées de tables sur tréteaux étaient disposées sur toute la longueur. Des joncs fraîchement coupés, entremêlés de fleurs et de feuillage, tapissaient les dalles en répandant une odeur douce. À laquelle s'ajoutait celle du feu qui pétillait dans une immense cheminée. Des serviteurs étaient en train de mettre les nappes sur les tables.

— Vous aimerez sans doute vous retirer dans votre chambre avant le repas, dit Braesford. Je vais vous y conduire.

Le désarroi envahit Isabel. Il n'avait quand même pas l'intention de s'unir à elle tout de suite ?

— Vous avez sûrement des choses plus importantes à faire, répliqua-t-elle précipitamment. Ma femme de chambre et moi saurons bien trouver le chemin.

— Aucun devoir ne pourrait être plus important que celui de veiller à votre bien-être.

Une lueur d'amusement surgit des profondeurs de ses yeux, tel un rai de lumière glissant sur la lame d'une épée. Osait-il se moquer d'elle et de ses craintes ?

Soudain, elle se souvint du soir, quelques mois plus tôt, où Henri VII avait donné une grande réception en l'honneur de sa future épouse, Elizabeth d'York, la fille aînée d'Édouard IV. Comme la plupart des héritières



célibataires du pays, Isabel avait été invitée. Il y avait eu un grand repas suivi d'un bal masqué. Elle dansait une ronde, le cœur léger, lorsqu'une sorte de picotement avait parcouru ses nerfs. Regardant autour d'elle, elle avait croisé le regard d'un gentilhomme adossé au mur près d'une porte. Ses traits austères et sa tenue sobre tranchaient sur l'euphorie générale et l'élégance excessive des courtisans. Il avait aussitôt tourné les talons et quitté la pièce.

Cet homme, comprenait-elle à présent, était Randall Braesford. Des murmures circulaient à la cour d'Henri VII sur ce personnage mystérieux qui, bien que dépourvu de relations et parenté influentes, allait et venait à son gré dans les appartements royaux. Il avait soutenu Henri pendant son exil en Bretagne et sa détention en France. On disait aussi que Margaret Beaufort, la mère d'Henri Tudor, avait grande confiance en lui et l'avait chargé de plusieurs missions secrètes entre elle et son fils retenu sur le continent, missions qui avaient débouché sur l'invasion de l'Angleterre. Quant à son caractère, ses habitudes, sa vie privée, personne ne pouvait rien affirmer de précis car, s'aventurant rarement hors des entrailles des châteaux ou palais où séjournait Henri, il restait à l'écart de la cour. La seule chose assurée était qu'il jouissait de l'oreille du roi et de sa confiance absolue. Cela, avant qu'il ne disparaisse dans le nord de l'Angleterre et s'enterre dans le manoir de Braesford, qu'il avait reçu pour services rendus à la couronne.

Était-il possible, se demanda Isabel perplexe, que sa présence ici, ses fiançailles avec un parfait inconnu, leur mariage imminent soient dus à ce bref échange de regards ? Cela semblait improbable, mais quelle autre explication y avait-il ?

De toute façon, une telle union n'avait nul besoin d'inclination personnelle.

À peine monté sur le trône, Henri VII s'était proclamé le tuteur d'Isabel qui, ayant perdu père et mère, se retrouvait à la tête d'une fortune considérable. Graydon avait protesté car il se croyait en droit de gérer les domaines de ses sœurs et surtout d'en utiliser les revenus, même s'ils n'avaient pas une goutte de sang en commun. Il avait été obligé de s'incliner. Si Henri VII voulait récompenser l'un de ses partisans en lui accordant la main et les biens d'Isabel, y compris son splendide revenu annuel, c'était son droit. Elle non plus n'avait rien à y redire.

Rand conduisit Isabel Milton de Graydon dans un vestibule, puis lui fit monter un grand escalier en haut duquel il tourna à gauche et ouvrit la porte de la chambre principale du manoir. Regardant autour de lui, il sentit sa poitrine s'emplier de fierté. La pièce était digne d'accueillir son épouse, même s'il s'en était fallu de peu. Il avait dû harceler les ouvriers de menaces et de jurons pour que tout soit prêt à temps.

Les fenêtres au verre épais procuraient suffisamment de lumière pour qu'Isabel et ses dames puissent coudre, broder ou lire. Creusés dans l'épaisseur du mur, des bancs agrémentés de coussins invitaient à s'asseoir et regarder ce qui se passait dans la cour. Sur les murs, de grandes fresques représentaient des scènes mythologiques qu'égayaient ici et là des chérubins malicieux et, sur le sol, des tapis recouvraient les brassées de joncs et de fleurs ainsi que cela se faisait, lui avait-on dit, en Arabie. À la place d'un brasero, il y avait une cheminée comme dans la grande salle. De part et d'autre du foyer, se faisaient face des banquettes de chêne finement sculpté avec de hauts dossiers et des coussins brodés sur les sièges. Réchauffant l'atmosphère, une petite flambée pétillait dans l'âtre. Le manteau de la cheminée

portait l'emblème que s'était choisi le seigneur de ces lieux : un corbeau, et sa devise en latin : *Interritus*. Intrépide. Au fond de la pièce, une estrade soutenait le lit qui était de bonne taille, entouré de courtines somptueusement brodées, et recouvert d'un matelas et d'oreillers moelleux.

— Votre chambre, lady Isabel, dit-il simplement.

— Bien.

Sans avoir attendu des transports de joie, Rand estima que tous les efforts qu'il avait faits pour veiller au confort de sa future épouse auraient mérité quelques mots d'appréciation. Sa déception s'atténua lorsqu'il remarqua qu'elle évitait de regarder le lit et que la main qui reposait sur son bras tremblait légèrement. S'en apercevant, elle l'ôta et s'écarta.

Elle avait peur de lui, comprit-il. Il n'était pas superstitieux et accordait peu de foi aux malédictions, prophéties et autres prédictions, mais d'un autre côté il ne laissait rien au hasard. Il ferait ce qu'il fallait pour posséder cette femme, et si la prendre et la garder promettait d'être plus un plaisir qu'un devoir, cela ne regardait personne d'autre que lui.

— Vous aurez besoin d'étancher votre soif, je pense, dit-il. Je vais vous faire apporter un peu de vin et de pain pour vous soutenir jusqu'à l'heure du repas.

— C'est très aimable à vous. Merci. Vous pouvez me laisser, maintenant, acheva-t-elle en s'éloignant un peu plus de lui.

Le ton était celui d'une princesse renvoyant un laquais. Il s'interdit de s'en offenser. Elle craignait visiblement qu'il ne se jette sur elle, et cette peur n'était pas injustifiée. Le viol n'était pas rare dans les alliances arrangées entre grandes fortunes et chevaliers courageux mais désargentés : mettre une dame dans son lit consistait souvent à la dépouiller de sa virginité en même temps que de ses biens. Il songea brièvement à

faire ce qu'elle attendait de lui, à la jeter sur le lit et s'unir à elle sans préambule. La chaleur qui gagna son ventre indiquait nettement que ses instincts ne s'y opposeraient pas.

Il ne pouvait pas faire cela. Tout d'abord, s'attarder seul avec elle dans cette chambre, ne fût-ce qu'un moment, exposerait la jeune femme à un surcroît de commentaires grivois lorsqu'elle redescendrait. Ensuite, il ne voulait pas entamer leur vie conjugale par un viol.

Qu'elle garde sa fierté intacte. Elle était en son pouvoir, qu'elle le veuille ou non. Le temps ne manquerait pas pour lui faire admettre ce fait.

— Je regrette que vous ayez été mise dans l'embarras tout à l'heure, lâcha-t-il abruptement.

— Dans l'embarras ? répéta-t-elle en se retournant pour lui décocher un bref coup d'œil. Pourquoi le serais-je ?

— Ce qui peut se passer entre nous ne doit pas être matière à des propos grossiers. Je ne voudrais pas que vous pensiez que je vois les choses ainsi.

Un rose tendre et délicat colora les joues de la jeune femme.

— Non, non, bien sûr...

— Mais, vu les malheurs qui ont frappé vos précédents soupirants, il est normal que certaines personnes émettent des spéculations.

Ni l'un ni l'autre ne pouvait oublier qu'il était le cinquième d'une série qui avait commencé quand elle était encore au berceau. Le premier était un baron de l'âge de son père dont une maladie du ventre l'avait débarrassée avant même qu'elle sache parler. Ensuite, l'honneur avait échoué à son fils, un garçon de six ans qui n'avait pas survécu à une épidémie de rougeole. Après cela, une union avait été arrangée avec James, marquis de Trowbridge, un vétéran de près de cinquante ans

dont les innombrables cicatrices prouvaient la vaillance sans l'embellir. Ce preux chevalier était mort d'une chute de cheval alors qu'Isabel entamait sa dixième année. À la suite de quoi, on avait attendu ses onze ans accomplis pour la promettre à lord Kneesall, lequel, affligé d'un bec-de-lièvre, n'était son aîné que de dix-sept ans. Lorsqu'il fut exécuté pour avoir choisi le mauvais camp dans la querelle opposant Plantagenêt et Lancastre, les fiançailles marquèrent une pause.

Pause en partie due à la malédiction selon laquelle les trois Grâces de Graydon ne pouvaient être unies qu'à des hommes qui les aimaient d'amour. Une autre raison, peut-être plus pertinente, était la guerre qui n'avait cessé de sévir et qui rendait problématique le choix d'un fiancé, l'élu pouvant être en parfaite santé un jour et privé de tête le lendemain.

Rand regardait lady Isabel ôter ses gants, c'est-à-dire dénuder ses mains pâles l'une après l'autre, et, songeant aux autres parties de son corps qui lui seraient bientôt révélées, le trouble l'envahit à nouveau. Il dut faire effort pour écouter sa réponse.

— Vous n'êtes pas responsable de la vulgarité d'autrui. Mon demi-frère, qui tient de son père en ceci, aime à choquer. Étant habituée au comportement de Graydon, il est peu probable que j'aie à rougir du vôtre.

— Pourtant, vous venez de rougir.

Les yeux baissés, elle en était à dégager lentement son petit doigt.

— Ce n'est pas à cause du sujet de la plaisanterie, mais du fait qu'il soit abordé entre nous.

— C'est donc ma faute, dit-il.

— Je ne vois pas de faute à cela.

Elle était juste et honnête, songea-t-il, et il éprouva une tendresse inattendue. Dans cette chambre qu'il avait créée pour elle, elle était le joyau, l'éclat final. Ses yeux, du vert des feuilles printanières, brillaient

d'intelligence. Ses lèvres étaient roses comme les fleurs qui grimpaient sur le mur de la cour. Une cape de lin roux protégeait de la poussière sa robe de laine verte. Elle avait repoussé la capuche de la cape, révélant un petit bonnet de laine rouge brodé de fougères et un voile léger qui couvrait si bien ses cheveux que pas une bouclette n'était visible. Rand sentit ses doigts le picoter tant il avait envie d'arracher cape, robe, voile et bonnet, de dénuder complètement la récompense que lui avaient valu ses années d'exil et de guerres auprès d'Henri VII.

— Voilà qui me rassure, dit-il d'une voix que l'émotion rendait dure. Si l'union précède le mariage, je pense que vous comprendrez pourquoi. Il n'y a pas de meilleure manière de dissiper une malédiction que d'en prouver la fausseté.

Elle releva le menton d'un cran, mais garda les cils baissés.

— Vous me permettrez d'ôter ma cape d'abord ?

Rand se vit aussitôt en train de la posséder dans un fouillis de jupes et de jupons emmêlés, les jambes de la jeune femme repliées autour de lui. La prendre ainsi serait facile car il était peu probable qu'elle porte des braies sous ses vêtements, à moins qu'elle n'ait voulu empêcher la selle de la meurtrir pendant ce long voyage. De plus, son ton de défi laissait entendre que, si elle n'approuvait pas cette précipitation, elle ne se débattrait pas. C'était prometteur, et correspondait à ce qu'il était en droit d'attendre.

Le gant céda, mais elle ne put retenir un cri étouffé. Son visage blêmit.

Rand se précipita et prit le poignet mince entre ses doigts calleux.

— Ma dame, vous êtes blessée...

Isabel émit un bruit qui tenait autant du cri de souffrance que du rire. Son petit doigt présentait en effet une courbure inhabituelle.

— Non... enfin, juste un peu.

— Votre doigt est cassé, visiblement. Pourquoi n'a-t-il pas été remis ?

— Ce n'était pas nécessaire, dit-elle en tentant de se libérer. Ce n'est rien.

Rand s'émerveillait de cette peau fine et douce entre ses doigts. Le battement rapide du pouls sous son pouce accrut son trouble.

— Je ne suis pas d'accord. Si on le laisse ainsi, il va garder la forme qu'il a prise.

— Cela ne vous concerne pas, protesta-t-elle.

— Tout ce qui touche ma future épouse me concerne.

— Et pourquoi donc ? Parce que vous escomptez la perfection ?

Elle cherchait à le mettre en colère afin qu'il renonce à elle, comprit-il. Eh bien, cette entreprise était condamnée à l'échec.

— Parce que, à partir de maintenant et pour toujours, je me tiens responsable de votre bien-être. Parce que je protège mes proches. Et aussi parce que je voudrais savoir comment mieux vous servir.

— Vous me serviriez idéalement en me laissant en paix.

Accéder à ce vœu étant impossible, il l'ignora.

— Comment est-ce arrivé ? Une chute de cheval ?

— J'ai été stupide, rien de plus.

— Vraiment ? Je n'aurais pas cru cela de vous.

Elle pinça les lèvres comme pour retenir toute explication. Rand était perplexe. Le fait qu'elle préférait garder le silence n'indiquait-il pas que l'explication risquait de lui déplaire ? Était-il possible qu'on lui ait délibérément cassé le doigt à titre de châtiment ? Ou

bien pour la persuader d'accepter ce qu'elle estimait être une mésalliance ?

Il lâcha son poignet, mais, la voyant recouvrir sa main meurtrie de l'autre et les presser sur son sein, il devina qu'elle souffrait et sentit son cœur se serrer.

— Je vais vous envoyer la guérisseuse du pays, déclara-t-il d'un ton bourru. Elle est très douée pour ce genre de mal.

— Ma servante l'est aussi. Nous nous débrouillerons, grand merci à vous.

— Vous êtes sûre ?

— Absolument.

Elle releva un peu plus le menton et soutint le regard de Rand.

— Dans ce cas, je vais vous envoyer votre servante, dit-il en gagnant la porte. Et vous faire apporter vos bagages et de quoi prendre un bain. Nous dînons dans la salle à la tombée de la nuit.

— Comme il vous plaira, répondit-elle.

Cela ne lui plaisait pas du tout. Il aurait aimé rester, s'allonger sur la banquette ou le lit, et regarder la servante s'occuper d'elle. Chose impossible, hélas. Pour le moment.

— À plus tard, conclut-il en s'inclinant brièvement.

Rand sortit en hâte et ne s'arrêta qu'au milieu de l'escalier. S'adossant au mur, il appuya la tête sur la pierre froide. Il ne remonterait pas. Non. Mais comme les heures seraient longues avant que le festin s'achève et que le moment soit venu pour lui et sa fiancée d'aller au lit !

Comment pourrait-il supporter d'être assis à côté d'elle, de lui tendre des bouchées du tranchoir qu'ils partageraient, de boire là où ses lèvres s'étaient posées ? Et de respirer sa délicate odeur de femme, de sentir à travers le lin et la laine fine des vêtements la chaleur de son bras ?



De la bière, vite ! Une chope, ou plutôt une cruche. Mais pas trop, de peur d'é mousser ses sens et d'empuantir son haleine. Ou, pire encore, d'amoindrir sa virilité.

Bon, mieux valait éviter la bière, le vin, l'hydromel, toute espèce de breuvage enivrant.

Pourquoi pas une longue chevauchée ? Sauf qu'il ne tenait pas à être trop fatigué pour sa nuit de noces.

Ou bien se promener sur les remparts et laisser le vent lui rafraîchir le sang – mais cela, il l'avait fait toute la journée en guettant le convoi de sa dame.

Descendre aux cuisines et réclamer quelque nouvelle friandise pour séduire le palais de la jeune femme ? Il en avait déjà commandé plus qu'on ne pourrait en manger.

Il ne lui restait plus qu'à aller s'occuper de ses invités, en espérant qu'il ne serait pas nécessaire d'interrompre des commentaires grossiers d'un coup de poing bien placé. Cela lui permettrait peut-être d'apprendre du demi-frère d'Isabel avec quelle énergie elle s'était opposée à ce mariage, et ce qui avait été fait pour obtenir son accord.

Quant à ce qu'il ferait des informations ainsi glanées, il n'en avait pour le moment aucune idée.



## 2

Isabel sortit de sa chambre lorsqu'elle entendit sonner l'angélus. Un bain chaud et du linge propre lui avaient fait grand bien. Elle portait une jolie robe de laine rouge, la couleur du courage, dont le bas et les manches étaient ornés de broderies. Et, assise devant le feu, elle avait profité de ce que Gwynne séchait ses cheveux et les remontait sous le bonnet, pour réfléchir activement.

Elle n'en revenait pas d'avoir pu éviter que Braesford la prenne sur-le-champ. S'était-il ravisé, ou bien cette éventualité n'avait-elle été que l'une des innombrables grasses plaisanteries auxquelles Graydon se livrait ? Elle l'ignorait, mais s'en félicitait. Dieu veuille que sa bonne fortune se maintienne !

Ce n'était pas qu'elle craignait l'intimité du lit conjugal. Elle en attendait peu de plaisir, certes, mais il s'agissait d'autre chose. Trop de ses amies avaient été fiancées au berceau, offertes à l'âge de treize ou quatorze ans à de vieux époux peu soucieux de les ménager, amenées à souffrir du mal d'enfant à quinze ou seize pour se retrouver trois ou quatre fois mère à vingt-trois ans – l'âge qu'Isabel avait aujourd'hui. À condition qu'elles ne soient pas mortes en couches. Le premier

mariage de sa propre mère avait été semblable, même s'il n'avait pas été très malheureux, peut-être parce que lord Craigs Moor, le père d'Isabel, passait plus de temps à la cour qu'en famille.

Le second mariage de sa mère s'était moins bien passé. Le sixième comte de Graydon était un homme brutal et autoritaire, qui traitait ses proches et ses fermiers avec le même mépris. Sa parole avait force de loi et il ne supportait ni discussion ni désobéissance, sous aucune forme que ce soit, de sa femme, de ses belles-filles ou du fils qu'il avait eu d'un premier mariage. Isabel et ses sœurs avaient passé nombre de nuits, blotties dans leur lit, à écouter leur beau-père battre leur mère pour avoir osé émettre un doute sur sa façon de diriger la maisonnée, pour avoir dépensé trop d'argent en œuvres de charité, ou pour lui refuser l'accès à son lit. Elles avaient vu cette femme, jadis souriante et animée, devenir l'ombre d'elle-même, faire des fausses couches à cause des coups reçus ou mettre au monde des enfants mort-nés. Personne n'avait été surpris qu'elle ne se remette pas du dernier de ses enfantements. La surprise était venue de ce que le monstre qui avait été son époux décède lors d'un accident de chasse peu après.

Non, Isabel ne voulait pas de mari.

Mais défier Braesford ne servirait à rien, et risquerait au contraire de l'irriter et le pousser à la violence – comme cela se passait avec son demi-frère, lequel, formé à l'image de son père, ne supportait pas que l'on désapprouve ses faits et gestes. Les seules armes dont disposait Isabel étaient la patience et ce don de Dieu qu'était l'intelligence. Mais comment faire ? La douleur qui irradiait de son doigt cassé n'était qu'une piètre excuse. Pire, Braesford paraissait désireux de savoir à quoi elle le devait. Admettre que la cause en était son refus de leur mariage ne l'attendrirait pas. Elle pouvait

prétendre souffrir du début de ses règles, mais cela le dissuaderait-il ? Elle n'en était pas sûre.

Non, il fallait trouver autre chose. La malédiction des trois Grâces n'aurait pu trouver meilleur moment pour se manifester.

En vérité, elle craignait que rien n'empêche Braesford de la posséder. D'innombrables femmes avaient dû prier pour trouver une échappatoire à l'union qui leur était imposée, sans y parvenir. Le destin voulait que celles nées dans la haute société servent de pions entre les mains des rois, et toutes leurs larmes et leurs suppliques n'y changeaient rien. Il ne restait à Isabel qu'à se montrer agréable durant le repas, tout en attendant un miracle. Et, s'il ne se produisait pas, elle endurerait son destin avec toute la dignité dont elle était capable.

Retrouver le chemin jusqu'à la grande salle ne serait pas difficile. Le grondement des voix masculines et les diverses odeurs du suif des bougies et de la fumée des cuisines la guideraient. Elle avait envoyé Gwynne voir quelle place on lui avait réservée dans cette maison qui semblait exclusivement masculine. Les servantes ne manquaient pas, bien sûr, mais apparemment aucune femme ne tenait le rôle de châtelaine – ni mère, ni sœur, ni épouse d'un ami de confiance. Et, si Gwynne ne se trompait pas, il n'y avait pas non plus de maîtresse pour réchauffer le lit du seigneur des lieux, et en tirer le droit d'arborer des airs autoritaires. Ce dont Isabel n'avait pas à se réjouir : un homme pourvu d'une maîtresse serait moins pressé de se jeter sur sa nouvelle épouse.

Comme elle arrivait sur le palier, elle vit une silhouette trapue sortir des latrines installées dans l'épaisseur du mur. L'homme approchant d'une torchère, Isabel reconnut la tignasse rousse et la barbe fauve de son demi-frère. L'ayant aperçue, il prit plus de temps que nécessaire pour rajuster son haut-de-chausses.

L'odeur de bière qui le précédait révélait à quoi il avait consacré son temps depuis leur arrivée.

La poitrine d'Isabel se serra, mais elle refusa de se laisser intimider par le sourire en coin qu'il lui adressait.

— Je suis contente de vous voir, Graydon, dit-elle à voix basse. Je voulais vous parler en privé. Vous aviez raison : le maître de Braesford ne compte pas attendre que nous ayons prononcé nos serments. Il veut m'essayer comme un vulgaire vacher s'assurant du bon état de son acquisition.

— Et alors ?

— Je me sentirais plus à mon aise si le prêtre nous bénissait d'abord.

— Quand apprendrez-vous, chère sœur, que votre « aise » n'a aucune importance ? Le vacher sera votre époux. Autant vous habituer tout de suite à cette idée, ainsi qu'à son lit.

— N'est-ce pas assez insultant d'être jetée dans les bras d'un inconnu, d'un moins-que-rien ? Vous pourriez lui parler, insister pour qu'il attende un peu, en signe de respect.

— Tiens donc, comme si irriter quelqu'un qui a l'oreille du roi ne risquait pas de nous attirer de grands ennuis ! Vous ferez comme on vous l'a ordonné, et c'est tout. À moins que vous ne vouliez avoir l'autre petit doigt tordu ? La symétrie serait respectée.

Il s'empara de la main d'Isabel, et lui plia le petit doigt en arrière. Une douleur vive la transperça comme la lame d'un sabre. Ses genoux se dérochèrent et elle s'écroula sur les dalles dans une corolle de laine rouge, la gorge nouée sur un cri.

— Vous m'entendez ? demanda-t-il en se penchant sur elle.

— Oui...

Elle s'interrompit et inspira avant de reprendre :

— Je voulais seulement...

— Vous écarterez les jambes et ferez votre devoir. Vous serez douce comme l'hydromel, quoi qu'il vous demande. Vous m'obéirez, sinon, par le sang de Dieu, je vous ferai fouetter...

— Sûrement pas !

L'objection provenait du bas de l'escalier. Une ombre s'éleva sur le mur tandis qu'une haute silhouette grimpaït les marches. Une seconde plus tard, Graydon lâchait la main d'Isabel et tombait à genoux à côté d'elle. Debout derrière lui, Rand Braesford lui maintenait le bras entre les omoplates.

— Comment vous sentez-vous, ma dame ? fit-il en se penchant sur sa fiancée.

— Bien, bien, murmura-t-elle, les yeux baissés.

Braesford reporta son attention sur l'homme qu'il tenait à sa merci.

— Présentez vos excuses à la dame que je vais faire mienne.

— Allez au diable, vous et votre...

Son bras étant relevé sans ménagement un peu plus haut, Graydon s'interrompit sur un gémissement.

— Tout de suite, si vous tenez à pouvoir brandir à nouveau une épée.

— Par tous les saints, Braesford ! C'est pour vous que j'agissais ainsi !

— Pour moi, jamais ! Les excuses ?

Les traits tordus dans une grimace, Graydon souffla entre ses dents jaunes :

— Je regrette de vous avoir blessée.

Rand Braesford le repoussa violemment. Graydon recula à quatre pattes jusqu'au mur et se remit debout, hors d'haleine, le visage rouge de colère.

Se détournant de lui, Braesford se pencha sur la jeune femme. Elle leva les yeux vers les siens, sondant

leurs profondeurs gris sombre. La sollicitude qu'elle y vit lui fit l'effet d'un baume inattendu. Troublée malgré elle, elle tendit sa main. Il referma les doigts délicatement sur son poignet et l'aïda à se mettre debout. D'une main sur la taille, il la soutint jusqu'à ce qu'elle ait repris son équilibre. Puis il la lâcha et recula.

Un instant, elle se sentit étrangement démunie sans ce soutien. Elle chercha Graydon des yeux.

Fulminant dans sa barbe, son demi-frère descendait l'escalier.

— Venez, dit Braesford en lui faisant faire demi-tour vers la chambre. Laissez-moi jeter un œil sur ce doigt.

Elle le suivit. Que pouvait-elle faire d'autre ? Sa volonté était curieusement annihilée. Des élancements montaient de son doigt jusque dans l'épaule, et lui donnaient une légère nausée. En outre, elle n'avait aucune envie de se trouver face à Graydon tout de suite. Il lui imputerait l'humiliation que lui avait infligée Braesford.

Les traits sombres, celui-ci referma la porte de la chambre et lui désigna un tabouret près du feu mourant. Elle s'y assit tandis qu'il tirait un chandelier en fer et posait un genou à terre devant elle. Son regard cherchant celui de la jeune femme, il parut s'excuser puis prit la main blessée et la posa, paume en l'air, sur son genou.

Une étrange sensation, évoquant les petites étincelles jaillissant d'une bûche, courut le long des nerfs d'Isabel jusqu'en bas du dos. Elle frissonna et sa main trembla dans celle de Braesford. Refusant d'y prêter attention, elle scruta les traits du visage penché sur son doigt. Deux rides creusaient l'espace entre les épais sourcils et de longs cils cachaient son regard. Une petite cicatrice rayait l'une des pommettes, et il avait beau être rasé de frais, on distinguait la naissance de la barbe sous la peau. Sans comprendre pourquoi, Isabelle se



sentit soudain hors d'haleine et éprouva le besoin d'inspirer profondément.

Il palpait doucement le doigt cassé, jusqu'à ce qu'il trouve l'endroit où l'os avait cédé. Bloquant le poignet d'Isabel de son autre main, il étira alors brusquement le petit doigt.

Elle poussa un cri et, prise de faiblesse, bascula en avant, le front sur l'épaule de Braesford. Ravalant un haut-le-cœur, elle l'entendit murmurer :

— Je vous en prie, pardonnez-moi... Pour rien au monde, je ne voulais vous faire mal. Mais c'était nécessaire, sinon votre pauvre doigt serait resté tordu.

Il lâcha son poignet. Elle se redressa et vit que son doigt était à nouveau droit.

— Vous... commença-t-elle avant de s'interrompre, ne sachant plus ce qu'elle voulait dire.

— Je suis le pire des démons, certes, mais qu'une main aussi fine et aristocratique ne soit pas parfaite m'a semblé une honte.

Elle lui était reconnaissante d'avoir remis son doigt d'aplomb, bien sûr, mais elle lui en voulait de ne pas l'avoir prévenue. Et surtout de ne pas lui avoir laissé le choix. On lui en offrait si peu, ces derniers temps.

Il ramassa un jonc sur le sol, le brisa en deux morceaux d'égale longueur et les plaça de chaque côté du doigt. Puis, sans autre cérémonie, il détacha l'un des rubans qui maintenaient l'une des manches d'Isabel et ficela rapidement l'attelle de fortune.

Perplexe, Isabel le regardait travailler, son regard allant des larges épaules à la nuque sur laquelle les boucles brunes s'écartaient pour pendre de part et d'autre, jusqu'aux doigts bien dessinés qui œuvraient avec tant de compétence. Puis elle revint aux cheveux que dorait la lumière du chandelier, la peau du visage que le soleil avait teintée de cuivre et de bronze, l'ossature des

pommettes sur lesquelles les cils projetaient une ombre pourpre.

Elle se rendit compte que cette présence virile et le contact de ces doigts ne la laissaient pas insensible. Seule avec lui dans une pièce que l'obscurité envahissait malgré les chandelles disposées ici et là, elle avait peu de moyens de défense et n'avait pas à attendre d'égards de sa part.

Il était déjà son époux selon le droit, avec tous les privilèges attachés à ce statut. Procéderait-il avec douceur ? Ou bien la prendrait-il avec brutalité, avec autant de cérémonie qu'un étalon montant une jument ? Les muscles de son ventre se crispèrent et un frisson la parcourut.

— Je vous ai fait mal ? s'inquiéta Braesford.

— Non, non, répondit-elle, la gorge nouée. Mais... je dois vous remercier de m'avoir secourue tout à l'heure. C'est une chance que vous soyez arrivé au bon moment.

— La chance n'y est pour rien, répliqua-t-il, attentif au nœud qu'il faisait. Je venais vous chercher pour vous escorter jusqu'à la salle.

— Vous vouliez que nous fassions notre entrée ensemble ?

— J'ai pensé qu'il vous serait désagréable d'affronter seule cette assistance masculine.

— C'était très aimable à vous, admit-elle.

— Je n'ai pas de famille, expliqua-t-il avec une légère amertume. Je suis le fils bâtard d'une servante qui est morte en me donnant naissance. Mon père était le maître de Braesford, mais il ne m'a reconnu qu'afin de m'éduquer et faire de moi son régisseur. Cela se passait avant que ses domaines, y compris Braesford, ne lui soient confisqués lorsqu'il a été convaincu de trahison.

Intriguée, Isabel haussa les sourcils.

— De trahison envers quel roi, si je puis vous le demander ?

— Édouard IV. Mon père était resté loyal au roi Henri VI, et il est mort ainsi que deux de mes demi-frères en essayant de le remettre sur le trône.

— Et vous ? Vous l'avez imité ?

Elle aurait dû le savoir, mais elle n'avait écouté que d'une oreille ce qu'on lui avait dit sur son fiancé, tant la perspective de devoir se marier l'avait accablée.

— Édouard a fait décapiter mon père et hisser sa tête à l'entrée du Tower Bridge. Cela lui donnait-il droit à mon affection ? D'ailleurs, c'était un usurpateur, un régent qui n'a plus voulu lâcher le pouvoir après avoir remplacé son oncle malade.

Le père d'Isabel avait juré fidélité à la rose blanche d'York, mais elle-même ne se sentait pas liée à ce symbole. Édouard IV avait volé la couronne de son oncle Henri VI, un homme pieux mais sujet à des accès de folie, et il l'avait fait assassiner pour être sûr de la garder. Après quoi, il avait accusé de trahison Clarence, son propre frère, et l'avait fait exécuter. À sa mort, les enfants d'Édouard avaient été déclarés illégitimes par son jeune frère, le duc de Gloucester, qui s'était emparé de la couronne sous le nom de Richard III. Selon la rumeur, il avait fait assassiner ses deux neveux afin d'anéantir d'avance toute rébellion en leur faveur. Était-ce vrai ? En tout cas, les deux petits garçons, enfermés à la Tour, n'en étaient jamais ressortis.

Ensuite, Henri Tudor avait battu Richard III à la bataille de Bosworth et était devenu le roi Henri VII, autant par la force des armes et que par le bon droit. Il avait épousé Elizabeth d'York, la fille aînée d'Édouard IV, unissant ainsi la rose rouge de Lancastre à la rose blanche d'York et, on l'espérait, mettant un point final à des décennies de guerres.

Tant de sang et de morts...



*Et toujours la reine du roman sentimental :*

## *Barbara Cartland*

« Les romans de Barbara Cartland nous transportent dans un monde passé, mais si proche de nous en ce qui concerne les sentiments.

L'amour y est un protagoniste à part entière : un amour parfois contrarié, qui souvent arrive de façon imprévue.

Grâce à son style, Barbara Cartland nous apprend que les rêves peuvent toujours se réaliser et qu'il ne faut jamais désespérer. »

*Angela Fracchiolla, lectrice, Italie*

**Le 6 février**

*Tous les mystères d'Écosse*



10234

*Composition*  
FACOMPO

*Achevé d'imprimer en Italie*  
*par GRAFICA VENETA*  
*Le 16 décembre 2012*

Dépôt légal : décembre 2012  
EAN 9782290066652  
L21EPSN000975N001

ÉDITIONS J'AI LU  
87, quai Panhard-et-Levassor, 75013 Paris

*Diffusion France et étranger : Flammarion*